

—Je ne saurais vous le dire... Mais, à ce sujet... je désirerais avoir avec vous... mon cher maître, un entretien très grave.

—Ah ! Et à quel sujet, mon cher confrère ?

—Au sujet de Prévannes.

—Une consultation à propos de lui !... Mais, tout de suite !... sur l'heure !... Vous pensez bien que je n'ai rien à vous refuser... et que je serais par trop heureux de pouvoir vous être de quelque utilité.

—J'en suis certain, cher maître.

—Il est donc malade, votre ami ?

—Oui, fit Charles Minières avec un triste sourire, il souffre du cœur !...

—Eh bien ! mais, je vous suis... mon cher enfant !... Nous serons très bien dans la chambre voisine.

Une fois dans un fauteuil, Charles Minières assis à côté de lui :

—Allons, parlez... Je vous écoute.

—Cher maître, commença le docteur, c'est un douloureux récit que je vais entreprendre. Quand vous l'aurez entendu je vous demanderai, au nom de mon ami Prévannes et au mien, un avis, un conseil et peut-être votre aide.

Et alors Charles Minières raconta, avec de minutieux détails, tout le mystérieux drame de la Blancarde.

La disparition de Fabienne, l'accident auquel d'abord on avait cru, puis l'arrivée de M. Viaume, son enquête et enfin les probabilités admissibles, ainsi que les notables indices.

Le vieillard écoutait sans mot dire... Il demeurait impénétrable et impassible.

Une seule interruption de sa part pour affirmer :

—Je ne perds pas une de vos paroles... Ordinairement, je suis excessivement distrait lorsque j'écoute... mais, cette fois, je vous l'affirme, je ne laisse passer aucun détail.

Le docteur poursuivait :

Et rapprochant de la catastrophe la conversation surprenante qui avait été tenue à table à propos de la vivisection sur des êtres vivants, M. Minières expliquait de quelle façon on en était arrivé à soupçonner le comte Frédéric de Malthen.

Le professeur Hans Rhumster demeurait quelques instants silencieux.

Son esprit était pour l'instant en proie à une contention profonde.

Passant ses maigres doigts sur son front dégarni :

—Tout d'abord, commença-t-il, je dois vous remercier de la très grande preuve de confiance dont vous m'honorez... Et encore, non, je ne vous remercie pas... puisque, d'après les faits eux-mêmes, nous sommes et nous serons, tant que nous aurons soufflé, deux vieux amis... Eh bien ! avant d'aller plus loin... moi aussi je vais vous raconter une très étrange aventure. Histoire pour histoire, récit pour récit.

Après nous reprendrons notre conversation où nous l'avons laissée et nous tâcherons d'éclairer nos lanternes.

—Bien ! mon cher maître. A mon tour de ne pas laisser passer une de vos paroles.

—Il y a, ma foi, tout près de vingt ans... Oui, c'était un peu plus tôt, vers la fin de l'été, je me trouvais dans le Tyrol. C'était au moment où je réunissais les matériaux pour mes études toxicologiques.

Ma chère femme m'avait accompagné, et moi, j'herborisais dans les vallées du Lillerthal.

On ne peut se douter de ce que la flore sauvage peut fournir de poisons... et combien d'effets stupéfiants et bizarres !

J'ai ouvert cette parenthèse à propos de M. de Malthen, car il est excessivement fort en cette science, et a publié à différentes reprises des rapports on ne peut plus intéressants.

—C'est à propos des feuilles de roses, votre parenthèse ?

—Parfaitement.

—Vous croyez donc que l'on peut endormir par ce moyen ?

—Une anesthésie, pour ainsi dire foudroyante et complète.

—Bien ! Je croyais pouvoir l'affirmer, mais je n'en étais pas absolument sûr.

—Je reprends... J'étais donc dans le fond de la vallée de Lillerthal. Sur le côté droit il y a un ravin, très sauvage ; on croirait être au bout du monde. J'y avais même découvert de superbes cyclamens. Je voulais tout spécialement... mais... cette fois cette digression est inutile.

—Le fond de ce ravin était tapissé de lichens et de mousses, au milieu desquels coulait un ruisseau qui, à une lieue de là, va se jeter dans l'Inn.

—Des bosquets de sapins rabougris poussaient ça et là, au milieu des saxifrages et des ronces.

—Je ne faisais pas le moindre bruit, grâce à des sandales en sparterie, pour ne pas glisser sur les roches.

—C'est ainsi que j'arrivai jusqu'à une courte distance d'un inconnu qui, certainement, ne se doutait nullement de ma présence.

—Son occupation... Je vous la donne en mille !...

—Il était tout simplement occupé à se pendre ou du moins à préparer sa pendaison.

—Et il avait, — il faut bien le reconnaître, — admirablement choisi sa place.

—Entre les interstices des rochers avait poussé un solide châtaignier dont le maître brin, surplombant le ravin d'un quinzaine de pieds, figurait assez bien, par son horizontalité, le bras d'une potence.

—Attachant une corde armée d'un nœud coulant au bout de cette branche, en y montant et se passant le nœud autour du cou, en se précipitant naturellement dans le vide, en se laissant tomber, l'on demeurait suspendu.

—Tout cela était très bien calculé par mon individu, qui élaborait sa besogne avec un merveilleux sang-froid.

Pour un homme de science, il y avait là, en face de cet être bien résolu à se donner la mort, tout un sujet d'observations et d'études morales à prendre sur le vif...

—J'avais du temps devant moi. L'homme ne paraissait nullement pressé. Je m'assis donc derrière un bouquet de petits sapins qui me dissimulait complètement et j'attendis.

—C'était un jeune homme dans toute la force de l'âge. Il pouvait avoir vingt-six à vingt-huit ans. Un costume de voyage très correct, élégant même. Je remarquai même qu'il était tout neuf. Les mains blanches, la tournure distinguée. Evidemment, ce malheureux appartenait à la classe aisée de la société.

—Ce qui me frappa, ce fut son visage.

—D'abord on y lisait une résolution froidement arrêtée, un parti pris inébranlable.

—Mais surtout, la dominante de cette physionomie, c'était la méchanceté. Une rage glaciale se dessinait en lui, se lisait dans ses traits maigres, réguliers, quelque chose comme un anguleux profil de rapace.

—Je vous demande pardon, mon cher ami, de la longueur de ce préambule, de l'ampleur de ces détails... Vous verrez, plus tard, qu'ils ont leur valeur et leur raison d'être.

—J'examinais donc toute cette minutie à loisir... et je me disais que l'être qui était là, devant moi, résolu à se donner la mort, n'était à coup sûr ni un grand cœur ni un généreux.

—Cependant j'étais bien décidé, d'ores et déjà, à ne pas le laisser accomplir son affreux dessein et à faire tous mes efforts pour le réconcilier avec l'existence.

—Si bien que, lorsqu'il grimpa sur son arbre, passa autour de son cou le nœud fatal et se laissa aller dans le vide, j'étais sur la maîtresse branche en même temps que lui, — très lesté en ce temps-là, le pauvre professeur Hans Rhumster ! — et je coupai son chanvre, si bien que le nœud coulant n'eut pas même prise sur lui et qu'il tomba droit sur ses pieds, sa légère chute amortie par la mousse, et sans se faire le moindre mal.

—Furieux, il se redressa, me montrant le poing.

—On n'a donc plus le droit de se tuer, fit-il en allemand. Qui est-ce qui vous a prié de vous mêler de mes affaires ?

—Personne, lui répliquai-je très posément, je me suis invité moi-même.

—En même temps, avec mon couteau, je prenais mes précautions, dans le cas où il aurait voulu immédiatement recommencer, et coupais en petits morceaux l'horrible corde.

—Ses dents grincèrent alors ; il avait compris le motif de ma manœuvre et, furieusement :

—Vous me rendez raison de cet acte... Je veux vous tuer !... Entendez-vous !...

—Pas le moins du monde... répliquai-je, je suis un médecin, un chimiste, tout ce que vous voudrez, je ne me bats qu'à coups de scalpel et de bistouri.

—J'essayais de plaisanter, malheureusement, on n'est pas parfait, j'ai la plaisanterie très lourde et ça ne prenait pas...

—Mais comme il ne se calmait point, je fis appel à toutes mes fleurs de rhétorique pour essayer d'obtenir une vibration de ses bons sentiments...

—Ce n'était point tâche aisée, mon jeune ami. Tous les bons sentiments sont dans la nature ; soit, voilà le principe... Mais quand la nature est mauvaise, elle chasse les bons sentiments...

—Et mon sauvé ne me faisait nullement l'effet d'en posséder beaucoup.

—Néanmoins, je ne me rebutai pas... L'obstination est l'un de mes moindres défauts. Disons le mot : je suis un entêté, je m'étais mis dans la tête de ramener ce fou à la raison. Et je voulais y arriver. J'aurais peut-être mieux fait, pour le bien de l'humanité, de le laisser parachever son œuvre de mort.

—Mais je tiens à suivre la filière des événements.

—Comme je continuais à parlementer avec lui, sans autrement m'émouvoir de ses menaces, et aussi, il ne me les ménageait pas, de ses grossièretés, il commença de se calmer.